

Brassage à l'opéra



Il est l'un des metteurs en scène les plus innovants, surprenants, cohérents du moment. AURÉLIEN BORY aime décroquer les genres et imposer un univers. Le voilà sur la scène du Capitole où il aborde l'opéra, le type de spectacle le plus codé qui soit. En digne successeur des Strehler, Lavelli et Chéreau, il va y affirmer à son tour la prévalence de la mise en scène. Et c'est réjouissant !

PROPOS RECUEILLIS PAR ANDRÉ LACAMBRA

Vous êtes le metteur en scène des corps dans l'espace, athlétiques, mouvants, abstraits. Vous abordez pour la première fois l'opéra, dans quel esprit êtes-vous ?

Exactement dans le même esprit qu'avant chacune de mes créations : se situer face à l'inconnu. La création implique de ne pas savoir à l'avance ce que l'on va découvrir, ni même ce que l'on cherche. La création nécessite de se mettre en mouvement, dans une démarche qui aboutira, je l'espère, à ouvrir des sentiers que je n'ai pas encore empruntés. C'est la promesse de chaque création, et ce n'est pas du tout facile à tenir.

Quelle place occupe la musique dans votre créativité et quel type de musique écoutez-vous ?

J'écoute tous types de musique. En fait, je fonctionne par rencontres. Un album, un morceau, un artiste, sont autant de rencontres qui peuvent m'accompagner pendant un certain temps. Puis je change, à part certaines musiques auxquelles je reviens toujours, comme par exemple celle de Johann Sebastian Bach. Plus généralement, j'écoute moins de musique qu'avant. J'aime le silence, ou plutôt le bruit des choses. Mais je n'oublie pas que de mes plus grands plaisirs, la musique tient peut-être la plus belle part.

Vous faites l'ouverture de Présences Vocales, cycle de musique contemporaine dédié à la voix, avec deux opéras de la première partie du 20^e siècle, le problème de la modernité se pose-t-il à vous, et si oui, comment allez-vous le traiter ?

La modernité n'est pas une question de période ni d'époque. La modernité se situe dans l'écriture elle-même. Certaines musiques seront toujours modernes, elles parviendront toujours à résonner avec l'âme humaine. L'oreille y trouvera

toujours des ressources pour s'y perdre. Ces deux opéras sont très forts, mais étrangement ce n'est pas du côté de la musique que je les ai abordés. J'ai fait une plongée en profondeur dans les livrets. J'ai essayé d'en tirer les motifs premiers, et de leur donner alors un sens dans la scénographie. J'essaie de soulever des questions d'espaces, des questions qui sont en lien avec la physique du théâtre. Ensuite viendra le travail de la musique, dans la collaboration avec Tito Ceccherini. Et la musique sublimera, je l'espère, les axes choisis dans la dramaturgie.

Vous êtes aujourd'hui un metteur en scène expérimenté et reconnu, comment voyez-vous évoluer le théâtre ?

J'aime que l'on invente le théâtre. Les artistes qui m'intéressent le plus sont tous des auteurs de théâtre. Ils inventent leur univers, leur façon d'aborder le plateau. Leur singularité est leur écriture, quels que soient les moyens employés : mouvement, texte, décors, musique. Le théâtre n'est pas une branche de la littérature comme c'est encore trop considéré par certains. Il serait temps que l'on cesse d'associer au mot théâtre l'ensemble du répertoire de textes connus. Le texte ne trouve pas au plateau un autre support, il ne s'agit pas de cela. Il s'agit de faire parler le plateau, et dans mon cas l'espace, la langue qui lui est spécifique. Les artistes qui m'intéressent trouvent cette langue, avec ou sans mots, dans le corps et dans l'espace. Ils répondent à l'exigence première du théâtre : le renouvellement de la forme, la résonance avec son époque, la régénération de ses fondamentaux. Le théâtre est vivant, il faut donc accepter qu'il meure.

● **2 au 11 octobre, Le Château de Barbe-Bleue de Béla Bartók et Le Prisonnier de Luigi Dallapiccola, Théâtre du Capitole, TOULOUSE.**